

## Apollon et Daphné

*Apollon a tué de ses flèches le monstre Python. Il s'en vante auprès de Cupidon et prétend être meilleur que lui à l'arc. La vengeance de Cupidon ne se fait pas attendre : il tire sur Apollon une flèche d'or qui le rendra fou amoureux de la première femme qu'il verra ; puis il décoche à Daphné une flèche de plomb qui rend insensible à l'amour. Apollon ne tarde pas à apercevoir Daphné.*

Apollon est amoureux. Il a vu Daphné, il veut s'unir à elle ; mais elle fuit, plus rapide que la brise légère. Apollon a beau la rappeler, il ne peut la retenir malgré ses paroles : « Ô nymphe, je t'en prie, fille du Pénée, arrête, ce n'est pas un ennemi qui te poursuit. C'est l'amour qui me jette sur tes pas. Quel n'est pas mon malheur ! Apprends cependant qui tu as charmé ; je ne suis pas un habitant de la montagne, ni un berger, un de ces hommes incultes qui surveillent les bœufs et les moutons. Tu ne sais pas qui tu fuis et voilà pourquoi tu le fuis. J'ai pour père Jupiter ; c'est moi qui révèle l'avenir, le passé et le présent, c'est moi qui marie le chant aux sons des cordes. Ma flèche frappe à coup sûr ; une autre cependant frappe plus sûrement encore, c'est celle qui a blessé mon cœur. » Apollon voudrait parler encore, mais Daphné poursuit sa course éperdue et le laisse derrière elle. Les vents dévoilent sa nudité, leur souffle agite ses vêtements et rejette en arrière ses cheveux soulevés. Sa fuite augmente encore sa beauté. Ainsi le dieu et la vierge sont emportés l'un par l'espoir, l'autre par la crainte. Mais Apollon, entraîné par les ailes de l'Amour, est plus rapide et déjà il se penche sur les épaules de la fugitive, il effleure de son souffle les cheveux éparpillés dans son cou. Daphné, à bout de forces, est toute pâle. Tournant son regard vers les eaux du fleuve Pénée, elle s'écrie : « Viens à mon secours, mon père ! Si les fleuves comme toi ont un pouvoir divin, délivre-moi par une métamorphose de ma beauté trop séduisante. » À peine a-t-elle achevé sa prière qu'une lourde torpeur s'empare de ses membres. Une mince écorce entoure son sein délicat ; ses cheveux qui s'allongent se changent en feuillage, ses bras en rameaux ; ses pieds, tout à l'heure si agiles, adhèrent au sol par des racines et la cime d'un arbre couronne sa tête. Apollon cependant l'aime toujours. Sa main posée sur le tronc, il sent encore le cœur palpiter sous l'écorce nouvelle et couvre le bois de ses baisers. Il dit alors : « Eh bien, puisque tu ne peux pas être mon épouse, du moins tu seras mon arbre. À tout jamais tu orneras, ô laurier, ma chevelure, mes cithares et mes carquois et ton feuillage restera toujours vert. » Le laurier inclina ses branches nouvelles et Apollon vit sa cime remuer comme une tête.

Ovide, *Les Métamorphoses*, Livre I, trad. de Georges Lafaye adaptée par Stanislaw Eon du Val. Des passages ont été coupés.